

Pourquoi faire une maison avec ses morts?

(Extrait de la conférence)

J'ai toujours trop pensé à la mort.

Voici la phrase qui ouvre le premier récit de **Pourquoi faire une maison avec ses morts**. Après avoir tourné autour de ce thème longtemps, sans jamais vraiment y entrer, j'ai un jour décidé d'écrire un livre hors normes, ni essai, ni poésie, ni roman, mais tout cela à la fois, un livre qui m'aiderait à ouvrir les yeux sur ce monde effrayant que nous ne cessons de refouler. Dès l'écriture de cette première phrase, j'ai éprouvé une sorte de joie insolente, comme si je désobéissais à quelques vagues lois tout en sachant que j'avais raison, à cause de la forme libre dans laquelle je savais que j'allais travailler bien sûr, mais aussi, et surtout, à cause du sujet auquel je m'attaquais avec toutes mes armes de poète et de chercheuse. J'oserais même dire ici que j'ai eu l'impression d'avoir enfin écrit quelque chose de vrai. Non que ce que j'ai écrit avant soit faux, mais à ce moment précis, tout m'a semblé superflu sinon dire, nommer cette présence forte dans l'ombre de notre vie, cet accompagnement de toute existence. Mon histoire personnelle m'y poussait, mais aussi, bien plus encore, le monde dans lequel nous vivons – ce monde qui est de plus en plus menacé et qui offre paradoxalement des moyens de plus en plus sophistiqués de refouler la mort, d'occulter la souffrance.

J'ai toujours trop pensé à la mort. J'y ai pensé de toutes les manières, à tous les âges, faisant mienne plus souvent qu'autrement l'idée que la vie n'a pas de sens, puisqu'elle finit par nous abandonner seuls comme de pauvres lombrics pourrissant six pieds sous terre. J'ai longtemps étouffé juste à l'idée de savoir que j'allais mourir. L'idée de la mort des autres, surtout celle de mes enfants, devenait aussi peu à peu l'impossible devant quoi je devais me plier tous les jours. Écrire, créer un surplus d'existence, a été probablement ma façon de respirer malgré cet état presque permanent de «claustrophobie» et ce constat d'absurdité que j'avais fait mien. Mais un jour, confronté à de nouvelles pertes, il a bien fallu que je plonge au plus profond de cette peur pour comprendre. Dire que la vie n'a pas de sens à cause de la mort est une position philosophique et esthétique intéressante, certes, mais cette position est intenable dans la réalité. Surtout devant la réalité de la maladie, et de la mort imminente.

À la mort de mon père, j'ai vraiment senti que le sens de ma vie était en train de m'échapper. Je ne suis pas seulement devenue orpheline de père, je suis devenue orpheline de mort, je ne sais

pas comment le dire autrement, j'ai senti que la mort elle-même m'avait laissée tombée. J'ai été rappelé du Mexique, ce pays où l'on célèbre les morts de la manière la plus extraordinaire, pour arriver au chevet de mon père mourant, qui avait tellement changé en une seule petite semaine, et qui allait mourir quelques jours plus tard. Ces quelques jours au seuil de la mort ont bouleversé ma façon d'appréhender le monde. (...)